

IDÉES/

Leïla Slimani

«Il est réducteur
de lier la question
de la misère sexuelle
seulement à l'islam»

Recueilli par **CÉCILE DAUMAS,**
DOUNIA HADNI
et **ANASTASIA VÉCRIN**
Dessin **SIMON BAILLY**

Elle veut libérer la parole. Briser le tabou autour de la sexualité au Maroc, telle est la tâche épineuse à laquelle s'attelle la lauréate du Goncourt 2016, Leïla Slimani. Son dernier ouvrage, *Sexe et mensonges, la vie sexuelle au Maroc*, qui fait aussi l'objet d'une adaptation en BD, *Paroles d'honneur (1)*, livre une parole brute : des témoignages intimes de femmes écartelées entre transgression et soumission. L'auteure de *Dans le jardin de l'ogre* et de *Chanson douce* décrit une société schizophrène où les femmes n'ont pas d'autre choix que d'être vierge ou épouse. Un culte de l'hymen qui est inscrit dans le code pénal et qui engendre des tragédies intimes : suicides, IVG clandestines, lynchages...

Vous décrivez une société marocaine rongée par une culture institutionnalisée du mensonge dès qu'il s'agit de la vie intime, ce qui favorise une sexualité violente...

La dissimulation et le mensonge tirent en effet la sexualité vers quelque chose de misérable. Au Maroc, perdre sa virginité vous fait basculer dans l'illégalité. Du coup, certaines femmes préfèrent se faire sodomiser plutôt que de perdre leur virginité. D'autres n'osent pas dire qu'elles ont été violées car leur entourage pour-

rait les considérer comme coupables plutôt que victimes. C'est en cela qu'on peut parler de misère sexuelle et c'est très douloureux et dangereux pour les femmes. Et même si vous faites le choix de l'illégalité, il est concrètement difficile de réaliser ce désir, car les amants n'ont pas d'espace pour se rejoindre. On se retrouve dans les voitures, dans les forêts, sur les plages, ce qui crée un risque sur le plan sanitaire, parce qu'il y a des maladies, des risques de grossesse : 600 IVG clandestines sont pratiquées chaque jour au Maroc. Mais les choses évoluent. Des affaires de viol, d'inceste sortent des placards, ce qui n'était pas imaginable avant. D'où la nécessité de ne pas laisser le silence s'installer.

Pourquoi ne pas étendre votre réflexion aux pays musulmans où l'on retrouve ces problématiques? Cette vision de la sexualité n'est-elle pas aussi liée à l'islam?

La religion a une influence sur la manière dont se façonne notre rapport à la sexualité, elle a récupéré des institutions patriarcales, les a remodelées et renforcées, mais dire que c'est seulement un problème lié à l'islam serait réducteur. Je ne voulais pas enfermer cette question de la misère sexuelle dans une réflexion uniquement religieuse qui

essentialiserait à la fois les musulmans et les sociétés musulmanes. Plus qu'une question de loi islamique, c'est d'abord une question de conformisme social, d'importance du patriarcat. Les lois sur la sexualité au Maroc sont d'ailleurs davantage issues des lois au temps de la colonisation que de l'islam. Elles sont recopiées du code napoléonien et ont été introduites par les Français. Le Maroc, ce n'est pas la charia, ce n'est pas l'Arabie Saoudite: on ne coupe pas la main des voleurs, on ne peut plus répudier sa femme d'un geste, la polygamie est devenue rarissime. La société évolue et des débats sont menés autour des questions comme l'héritage des femmes par exemple. La lecture des textes et l'interprétation autour de leur application dans la loi doivent continuer à évoluer, pour s'adapter à la modernité et aux modes de vie actuels.

Se libérer sexuellement dans des pays régis par la religion, en l'occurrence l'islam, c'est possible ?

Je pense que oui: nous devons tous, dans les sociétés maghrébines, engager une réflexion non seulement sur l'islam mais sur notre projet de société. D'accord, nous sommes des musulmans mais nous sommes aussi des citoyens qui pouvons revendiquer des droits universels. Il faut qu'on se définisse en plus de notre identité musulmane. Des gens me disent: «C'est impossible parce qu'il y a l'islam.» Je ne peux pas croire à ça. Parce que si on croit à ça, ça veut dire quoi? Que nos sociétés sont condamnées à stagner... Les musulmans ne sont pas moins progressistes que d'autres. Alors peut-être est-ce plus difficile. Le problème de l'islam, c'est que l'exégèse a été faite par les hommes pour les hommes et pour favoriser constamment la condition masculine. Tout est question de lecture et d'interprétation.



REUTERS

L'écrivain dénonce dans son dernier ouvrage la schizophrénie d'un Maroc corseté par le conformisme social et l'inaction des politiques envers la sexualité et les femmes.

Mais entre le poids de la tradition et de la religion, comment faire évoluer une société où les femmes sont aussi les gardiennes de ce temple patriarcal ?

La majorité des Marocains ne pensent pas comme moi, mais je pense que se battre pour la mixité, c'est aussi se battre pour que l'autre puisse exister, l'autre qui ne pense pas comme moi. Je revendique le droit d'appartenir à une minorité. Ça passe par ne pas céder à une certaine peur ou à une autocensure ou à du politiquement correct. Il y a les islamistes qui te disent: «C'est répugnant, tu n'es pas une vraie musulmane.» Et tu as aussi énormément d'élites progressistes qui te disent: «Il ne faut pas remuer tout ça, les choses vont aller lentement, il faut être patient et pourquoi tu vas le dire en France? Il ne faut pas laver notre linge sale chez les autres.» Ça, je refuse. Les pays du Maghreb ont

du mal avec les minorités, avec ceux qui sont différents. On y survalorise la norme, le groupe. Il faut être comme les autres, penser comme les autres et si ce n'est pas le cas, faire que ça ne se sache pas.

En 2016, en écrivant au moment des événements de Cologne, l'écrivain Kamel Daoud s'est fait traiter d'islamophobe: «Le sexe est la plus grande misère dans le monde d'Allah.» Pourquoi une telle polémique ?

Kamel Daoud énonce un fait: le sexe est dans le monde arabe un tabou primordial. Je le défends, il me donne du courage. Ecrire, parler, ne pas s'autocensurer, c'est notre responsabilité. Nous devons faire de la pédagogie vis-à-vis de nos pays mais aussi envers l'Occident qui a une vision très essentialisée des pays musulmans. D'ailleurs, son texte a surtout fait polémique en Europe. On lui a reproché d'essentialiser les musulmans, des personnes qui sont elles-mêmes tout le temps dans l'essentialisation. Fawzia Zouari, Kamel Daoud, Malek Chebel, nous avons tous été accusés d'islamophobie. En Occident aussi, on veut nous assiéger au silence. On nous reproche notre esprit critique qui alimenterait le FN, le racisme, alors qu'on essaie simplement de faire évoluer les mentalités, d'exposer des faits, sans condescendance et avec sincérité. Au Maroc ou en Algérie, on observe à la fois un appétit pour la modernité et une peur de se perdre, de voir son pays ne plus ressembler à celui de nos parents et de nos grands-parents. Notre rapport à l'Occident est très passionnel, on veut garder notre identité, notre culture. Je n'ai aucun problème à discuter avec des conservateurs qui n'ont pas le même projet que moi pour le Maroc, je les respecte, mais je veux pouvoir défendre mon projet de société.

En 2015, les Femen menaient une action à Rabat, qui a été très critiquée par des militants marocains des droits des femmes. L'évolution doit-elle venir de l'intérieur ou de l'extérieur ?

Intérieur ou extérieur, peu importe. Il faut défendre les valeurs universelles de liberté, d'égalité qui n'appartiennent à personne. Tout le monde a le droit de s'en prévaloir. Quand j'entends que l'égalité homme-femme vient de l'Occident et qu'il faudrait s'en écarter pour préserver son identité, c'est n'importe quoi. Le Maroc a sa propre histoire du féminisme. Dans tout le monde arabe, des intellectuels, des militants se sont battus pour avoir des droits, des libertés. La culture musulmane n'est pas antinomique avec le progrès et heureusement ! Toutes les affaires comme le film *Much Loved* de Nabil Ayouch, sorti en 2015 [vilipendé par les salafistes et interdit au Maroc, où l'actrice principale a été agressée, ndlr] ou celle du bus de Casablanca [l'agression filmée d'une femme par un groupe de jeunes gens] provoquent des discours atroces des conservateurs, mais elles permettent aussi une certaine libération de la parole. Ce n'est plus seulement un fait divers de plus, on commence à se dire : n'y a-t-il pas un dysfonctionnement de notre société ? Le problème, c'est que les politiques ne bougent pas. Les élites sont bien installées, pourquoi se mouilleraient-elles ? C'est aux élus que je m'adresse, pourquoi ne font-ils rien pour faire bouger la société ? La gauche, il y a trente ans, défendait la liberté de conscience, les droits des femmes. Aujourd'hui, ces thèmes sont abandonnés par les politiques.

Les islamistes sont au pouvoir au Maroc, l'espace public n'y

est-il pas plus restreint pour les femmes qu'il y a dix ans ?

Je ne suis pas sûre. On vous montre parfois des photos du Maroc des années 70 avec des nanas en maillot de bains, mais enfin elles étaient quinze. A cette époque, le Maroc était à 60% rural et 90% des femmes étaient analphabètes. Aujourd'hui, il y a une classe moyenne, les femmes sortent. La condition des femmes a changé : elles ont pris le peu qu'on leur donnait et puis elles ont pris même ce qu'on ne leur donnait pas.

Le rapport à la religion a aussi évolué, parce qu'on n'est plus seulement influencé par une religion traditionnelle marocaine mais également par le wahhabisme [mouvance née en Arabie Saoudite], par les télévisions satellitaires qui amènent une vision très conservatrice, très rigoriste de l'islam... L'islam marocain, lui, est construit par des siècles d'influences, africaine, occidentale, confrérique, il est extrêmement spirituel. C'est un islam qui valorise la tendresse, la famille. Rien à voir avec l'islam de l'Arabie Saoudite. Mais comme dans tous les bassins méditerranéens, comme en Egypte, en Algérie, on a reçu l'influence de ces gens qui sont venus enseigner dans nos écoles et qui ont abîmé la culture musulmane traditionnelle.

Un féminisme musulman est-il possible ?

Cela me dérange. On utilise le terme «musulman» comme si c'était une identité. Pour moi, l'islam, c'est une religion, ça appartient à l'intime. On ne peut pas l'adosser au féminisme. Ce n'est pas une identité : ça veut dire quoi, le féminisme musulman ? Un féminisme pour les musulmans ? Par les musulmans ? Je pense qu'on peut être féministe et musulman. Je n'ai pas besoin de dire d'où vient mon féminisme. Mon féminisme

vient du fait que tous les gens sont égaux, que les hommes et les femmes sont égaux, qu'on a le droit aux mêmes droits qui sont universels.

Quelle est la réalité de l'islamophobie en France ?

Le mot est tellement galvaudé... L'agressivité vis-à-vis des musulmans et en particulier envers les femmes voilées est une réalité. J'en ai été témoin. Depuis que je suis arrivée en France, je suis surtout estomaquée par le degré d'amateurisme, et le faible degré de connaissance sur l'islam. Et surtout par l'essentialisation des musulmans qui est faite de manière naturelle, sans états d'âme, parfois même par des intellectuels. Une fois qu'on t'a ciblé comme musulman, on ne te parle qu'à travers cela.

L'émancipation fonctionne aussi avec des modèles... Vous avez une forte notoriété. Etes-vous prête à incarner ce modèle ?

Ce qui m'intéresse, c'est de donner la parole à ces femmes qu'on n'entend pas, de briser le tabou sur la sexualité. Car cette injonction au silence n'est plus suffisante pour maintenir la paix sociale et l'épanouissement de chacun. Je veux montrer qu'il est possible d'avoir un discours calme, sensé, plein d'émotions, valorisant l'amour, la tendresse, la joie sur la sexualité.

Le débat sur la sexualité dans le monde arabe peut être très violent, vous n'avez pas peur ?

Je n'ai pas envie d'avoir peur. Et puis, je n'ai rien fait de mal ! Si je me pose cette question, je ne fais rien. Je crois que c'est le moment de défendre certaines valeurs. Les islamistes n'ont pas peur, ils se sentent soutenus par leurs valeurs. Nous aussi, nous devons afficher avec force nos convictions. ◀

(1) Les deux sont à paraître mercredi aux éditions Les Arènes.

